

# — Titres —

## LA PEINTURE CLANDESTINE

Elle se produit par coulées souvent déversées des vasques ou petits seaux, c'est l'irrigation des flancs du papier. On la retrouve le long des couloirs, arrogante et s'infiltrant sous les portes.

On la traque en amont des murailles, sur les quais sombres, ornés de mousse. Quelquefois, c'est le pas du marcheur qui imprime la moisson du peintre. Il faut « dire » l'emprunt à la réalité.

Pour ces raisons, j'ai l'œil à l'affût de la peinture exposée dehors. La peinture existe fortement à côté du tableau, je l'ai appris à mes dépens. C'est arrivé hier, c'est arrivé aujourd'hui, c'est ici que l'artiste ose. Juste avant d'ajuster sa couleur sur la toile – un pendant de vérité. J'ai « mal » quand je ne la vois présente sur la toile préparée. Alors, je griffonne ailleurs sur Post-it ou carnet latent dans la poche droite de mon imperméable.

La peinture possible se trouve quelquefois dans l'œil de celui qui me demande la direction à prendre.

À Madère, ce sont les azulejos que je photographie : le bleu, la géométrie. Je découpe et redispense ces différents carrés – à volonté du jour. La « peinture », je l'entends venir sous moi comme une taupe, la tache répandue dans l'atelier, couleur de thé, me voici à m'étendre avec elle, je veux dire le long de cette nappe à reflets jaune oxyde.

Bercé le peintre, il se pose la question de son geste. & il compose le polyptyque & ce sont les taches ou auréoles disposées le long du mur de l'atelier – & c'est l'unique réponse du moment à sa nécessité première : l'affirmation du propos. Tout cela conditionne le geste. La peinture, calendrier des maux discrets, des joies intenses, à ce jour elle propose un parcours : opacité et transparence. Comme ce noir brûlé juxtaposé à ce visage clair de femme.

Cette pièce donne « à voir » l'entre-deux. Quand je sors, je ne vois plus rien – sauf la peinture dehors comme l'éclat sur la brique rouge.

La peinture ou le témoignage d'un peintre : sur les pages de mon agenda « Quo vadis » fourmillent les moments croqués, les mots volés aux passants rue de Buci, aussi un doigt dans la bouche, une main qui masque la vue du photographe, une tache de café prélevée au « Conti ». Peinture-mémoire, trait élevé à hauteur d'œil, peinture-embout comme une langue : la Po&sie.

Joël Leick